

ARCHIVES – Asnières à Censier

Numéro 2 / juillet 2013 : Rubrique « Ereignis »

Journée d'étude sur le « Locarno intellectuel »

Compte-rendu du débat

Quelle est la signification actuelle du concept « Locarno intellectuel » ? Pour Hans Manfred Bock, le grand spécialiste de la question (cf. notre entretien dans la rubrique [interview](#)), le « Locarno intellectuel » symbolise le début d'une formation de volonté politique au niveau de l'élite. Corine Defrance rappelle que le sens de « Locarno » a beaucoup évolué : après la Seconde Guerre mondiale, le traité de Locarno était considéré comme un échec, ce n'est que depuis peu qu'on y reconnaît aussi une dimension expérimentale. La première référence positive au « Locarno » remonte à 1988, quand Kohl citait Briand et Stresemann. Ulrich Pfeil estime que le concept du « Locarno » est lié au développement d'une « *Mastererzählung* » [un maître récit] selon le schéma « *Vom Erbfeind zum Erbfreund* » [de l'ennemi héréditaire à l'ami héréditaire], et que ce type de récits éveille et entretient des attentes souvent déçues.

Pourquoi tant d'angoisse quand les choses ne marchent pas comme prévu ? Pour Hans Manfred Bock, ce que nous donnent à entendre les pages culturelles des journaux est une tempête dans un verre d'eau. Jürgen Ritte estime quant à lui qu'il y a une interdépendance sans commune mesure entre les deux pays, que les couacs périodiques ne peuvent pas déstabiliser. A cela, Ulrich Pfeil réplique que la germanophobie actuelle n'est pourtant pas inexistante et qu'elle est même parfois orchestrée par les médias, par exemple quand le sociologue Emmanuel Todd affirme au cours d'une émission diffusée par une chaîne nationale et portant sur la « germanophobie », que l'industrie allemande

a pour objectif d'« exterminer » l'industrie française (*Ce soir ou jamais*, le 10/05/2013 sur France2).

La nomination de Gaby Sonnabend comme directrice du Musée de la Résistance et de la Déportation à Besançon en 2011 a scandalisé une partie de la population bisontine... Gaby Sonnabend dit avoir été surprise par l'ampleur des réactions, « positivement surprise » dit-elle, car elle ne pensait pas que les questions de mémoire pouvaient encore soulever de tels débats. Elle regrette cependant que le débat se soit recentré sur la question de la nationalité : « *man begreift nicht, dass da etwas zusammenwächst* ». Une personne dans le public demande aux intervenants si un club de foot franco-allemand, dépassant le clivage des nationalités, était une chose envisageable, les rires dans l'assistance semblent la contredire.

Les relations franco-allemandes sont-elles donc restées une affaire de l'élite? Hans Manfred Bock estime que la situation dans l'entre-deux-guerres n'est en aucun cas comparable à l'époque après 1945 qui se distingue par la mise en réseau d'un grand nombre de groupes socio-professionnels, grâce notamment à un certain nombre d'initiatives françaises. Ces relations bilatérales ont montré que les univers quotidiens des uns et des autres étaient finalement assez proches. Corine Defrance abonde dans son sens, quand elle rappelle que le socle des relations franco-allemandes repose, grâce notamment aux jumelages, sur un concept élargi de la culture, comme l'ont imaginé Emmanuel Mounier ou Alfred Grosser. Plus sceptique, Ulrich Pfeil, évoque le

vieillessement des groupes intéressés par les jumelages. Aujourd'hui ce sont les initiatives portant un label d'excellence qui vont rencontrer le succès. Christiane Schmeken, la directrice du DAAD Paris, fait partir chaque année, environ 6000 étudiants allemands en France et 5500 Français en Allemagne. Elle sait de quoi elle parle quand elle affirme que les échanges restent avant tout l'affaire des élites. Par ailleurs, ces échanges reposent presque toujours sur des programmes rémunérés... Mathilde Levêque (Univ. Paris 13), spécialiste du livre de jeunesse, note qu'on traduit moins de livres pour la jeunesse aujourd'hui qu'au XIXe siècle, (seulement entre cinq et vingt titres par an). Pour conclure, Hans Manfred Bock rappelle que l'élite d'aujourd'hui n'est pas l'élite d'hier, « un million d'étudiants de chaque côté du Rhin, ce n'est plus l'élite ». Jürgen Ritte abonde dans son sens : « il ne faut pas se laisser impressionner par l'antiélitisme, c'est un discours populiste ».

Comment rallumer la flamme du franco-allemand dans le contexte actuel où l'apprentissage de la langue de l'autre recule? Ulrich Pfeil pratique une approche verticale : « je dis toujours à mes étudiants : *'Ribéry lernt deutsch. Wenn Ribéry deutsch lernt, dann könnt ihr das auch!'* ». Hans Manfred Bock, confiant, pense que l'on peut apprendre (et enseigner) un comportement guidé par l'empathie. Quant à Christiane Schmeken, elle estime que « se sentir européen » permet d'arriver à un certain degré de loyauté. Pour l'étudiant en Master Jean Bury, ce n'est pas de l'idéalisme que d'encourager chez l'enfant une conscience binationale. Hans Manfred Bock renchérit en encourageant l'enseignement bilingue dans le domaine des humanités. Enfin, Gaby Sonnabend conclut en rappelant que les Luxembourgeois parlent tous au moins trois langues, et souvent une de plus quand il y a un arrière-plan migratoire. L'important étant de se sentir chez soi dans la langue de l'autre!

A.Lauterwein